



HAL
open science

Edoardo d'Angelo, *La Letteratura latina medievale* (CR)

Franck Collin

► **To cite this version:**

Franck Collin. Edoardo d'Angelo, *La Letteratura latina medievale* (CR). Cahiers de recherches médiévales (XIIIe-XVe siècles), 2011. halshs-03167204

HAL Id: halshs-03167204

<https://shs.hal.science/halshs-03167204>

Submitted on 11 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Edoardo d'Angelo, *La Letteratura latina medievale.*
Una storia per generi, 367 pages, éd. I libri di Viella 95, Roma, 2009
ISBN 978-88-8334-380-3.**

Compte rendu publié dans la revue *Cahiers de Recherches Médiévales et Humanistes*
(*CHRM*), mis en ligne le 26 juin 2011(<http://crm.revues.org/12297>).

Edoardo d'Angelo nous livre là un véritable précis de littérature européenne du Moyen-âge écrite en langue latine. Cet exercice de synthèse littéraire, goûté en Italie ou en Allemagne¹, est trop peu représenté dans les études médiévales en France, où l'on ne dispose, à côté de travaux nourris sur des genres précis, que de synthèses partielles².

D'Angelo, auteur déjà en 2004 d'une littérature médiolatine³, s'est donné ici une contrainte supplémentaire : il propose un classement par genre, dans le but de croiser l'étude diachronique de l'histoire littéraire avec l'axe synchronique du développement de ces genres, perspective originale qui permet de souligner la diversité et les évolutions contrastées de la littérature latine médiévale.

L'ouvrage comprend ainsi deux grandes parties. La première (*le fasi et la lingua*) expose (en deux chapitres) la méthode historique et le rôle moteur du latin dans la culture médiévale ; la seconde (*i generi*), - qui forme treize chapitres, et plus des trois quarts du volume - étant l'application de cette méthode aux treize genres répertoriés.

¹ On mentionnera, pour l'Italie : F. Ermini, *Storia della letteratura latina medievale*, Spolète (1960) ; L. Alfonsi, *Letteratura latina medievale*, Milan (1972) ; C. Leonardi, *Letteratura latina medievale (secoli VI-XV). Un manuale*, Florence (2002). Pour l'Allemagne : F. Brunhölzl, *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters*, Munich (1975-1991).

² Citons notamment de J. De Ghellinck, *Littérature latin au Moyen-âge (depuis les origines jusqu'à la fin de la renaissance carolingienne)*, Paris (1939). Ou bien *Histoire de la littérature latine du moyen âge*, (qui est la traduction par H. Rochais de la littérature de F. Brunhölzl) Tome I & II (De la fin de l'époque carolingienne au milieu du XIe siècle), Turnhout, Brepols (1996).

³ E. D'Angelo, *Storia della letteratura mediolatina*, Montella (2004)

La méthode historique et le rôle du latin

Le cadre historique défini par E. d'Angelo reprend la répartition traditionnelle en cinq périodes : *barbare* (V^o-VIII^oS.), *carolingienne* (VIII^o-IX^oS.), *féodale*⁴ (X^oS.), *scolastique* (XI^o-XII^oS.) ; *scientifique* (XIII^o-XIV^oS.). On s'étonne du parti pris de s'arrêter à 1321, date de la mort de Dante, et de laisser de côté le XV^oS.. En caractérisant l'esprit de chacune de ces périodes, l'auteur entend montrer les interactions entre l'histoire des peuples d'une part, les habitudes culturelles d'autre part, et l'influence ainsi exercée sur la formation des genres. S'appuyant sur cette structure « tripartite », la méthode doit fournir une compréhension juste de la littérature médiévale, de ses conditions et de sa finalité. Elle sera employée, avec une volonté systématique avouée, dans l'étude de chaque genre, afin d'en dégager l'originalité et les enjeux. En pratique, certes, chaque genre n'est pas nécessairement illustré à toutes les époques, ce qui révèle de simples manques, ou des désaffections. Par exemple, la réflexion juridico-politique n'est presque pas représentée dans la littérature de la période barbare qui reste fortement influencée par la pensée de Saint Augustin. La politique restant très liée dans le Haut Moyen-âge à l'éthique, le genre devient avec les Miroirs du Prince (*Specula principis*), dans les périodes carolingienne et féodale, un exercice de vertu tourné vers la communauté et destiné à produire l'image du roi parfait. Il faut ainsi attendre le Bas Moyen-âge, les traductions de l'*Éthique* à *Nicomache* ou de la *Politique*, pour voir la politique commencer à devenir une science et acquérir une autonomie par rapport à la théologie.

L'autre aspect de la méthode est de ne retenir que les œuvres médiévales écrites en latin, et de laisser de côté les langues vernaculaires. Ce choix permet dans un premier temps de circonscrire un *corpus* tout à fait spécifique, européen, mais déjà si considérable en soi que le recensement n'en saurait être tout à fait exhaustif. Surtout, il permet de comprendre comment le latin, langue des gens instruits (*litterati*), car langue à la fois de l'évangélisation et du savoir, a joué ce rôle fondamental dans l'identité culturelle du Moyen-âge. On devrait même dire que le latin a permis d'articuler la connaissance et la foi, et que, tant que cette équation a subsisté, plus ou moins, la langue latine a elle-même duré. Cela se reflète dans les genres littéraires qui seront tous, à des degrés divers, teintés de christianisme, ou de questions d'éthique.

⁴ Le terme peut sembler impropre pour ce siècle, mais l'auteur le justifie par la désagrégation des institutions carolingiennes qui annonce une restauration de l'autorité, comme celle d'Otton 1^{er} en Germanie.

De quel « latin » parle-t-on du reste ? Car le médiolatin est protéiforme, variant en fonction des époques et de ses zones géographiques. On peut observer en lui un certain nombre de caractéristiques techniques bien connue des linguistes (la simplification de la déclinaison, les tours prépositionnels, les tournures verbales périphrastiques, un lexique croissant de néologismes chrétiens...). Il est encore, au moins pendant tout le VI^eS. (soit un siècle après le naufrage de l'empire romain d'Occident) la langue de la communication orale, celle de l'administration de l'État et bien sûr de l'Église. Il gagne artificiellement aussi, par le biais de l'évangélisation, des pays qui l'ignoraient : l'Écosse, l'Irlande, la Germanie. La distinction (commencée à l'époque impériale) se creuse alors encore entre le latin littéraire (par référence au modèle classique) et la langue orale (celle des peuples et des parlers locaux). L'époque barbare va ainsi fortement accentuer ces différences, à partir surtout de la fin du VI^eS. Le mérovingien (latin de Gaule) est gagné par la langue parlée, ce que révèle l'*Historia Francorum* de Grégoire de Tours, quand bien même l'auteur tente d'imiter la grande tradition d'Ausone ou de Sidoine Apollinaire. La situation évolue plus lentement en Espagne ou en Italie. En Germanie, paradoxalement, le latin ne subit pas encore d'influence parlée, et reste donc « pur », langue de la communauté ecclésiastique.

Pour définir ce latin, D'Angelo propose, en résumant beaucoup, une équation parlante qui fait du médiolatin la somme de trois latins⁵ : le latin classique (parlé par les Romains du I^eS av. J.-C.), le latin chrétien (qui a servi à l'évangélisation) et le latin vulgaire (langue parlée qui connaît des évolutions variées). Ce latin médiéval n'est donc pas un latin clos, mais plutôt un latin multiple, vivant, et qui évolue, alors que le retour au latin « pur » du I^eS, à partir de Dante et de Pétrarque, entraînera l'arrêt de cette évolution et la relégation du latin comme langue « morte ».

Lors de la renaissance carolingienne, la bureaucratie et l'administration imposeront une unité et une uniformité linguistique, créant un langage standardisé à tous les intellectuels, dont Alcuin d'York, dans son *De orthographia*, montre la voie. L'époque scolastique connaîtra ensuite une nouvelle éclosion de la culture latine, un nouveau classicisme – le savoir se déplaçant peu à peu des écoles « épiscopales » vers l'« université » -, tout en se dispensant de l'*imitatio* des classiques. Enrichie par la confrontation aux mondes islamique (du fait des Croisades) et

⁵ E. D'Angelo *La Letteratura latina medievale. Una storia per generi*, Rome (2009): cf p.70, *volendo sintetizzare al massimo...*

byzantin, redécouvrant Aristote dans le texte grec ou dans ses interprétations arabes, cette période crée un style spécifique à la prose philosophique et théologique : le latin scolastique. C'est ce latin qui subira la critique acerbe des Humanistes, ne voyant en lui que la grotesque caricature de Cicéron et de Virgile. De fait, ce latin reste un moyen de communication internationale et la langue de la littérature, constituant une *koïnè* culturelle. Il y aura bien quelques réfractaires, comme en témoigne la polémique de Jean de Salisbury (*Metalogicon*) contre les Cornificiens, groupe antitraditionnel de dialecticiens qui s'opposent au *Trivium*, favorable pour sa part à la culture des classiques, et qui prônent l'observation immédiate du réel. Cela n'empêchera pas l'ample diffusion de nouvelles grammaires latines. L'époque scientifique viendra renforcer cette tendance. L'expansion de l'université rendant nécessaire la formation d'une langue commune dans toute l'Europe, le latin devient de plus en plus formaliste, délaissant les objectifs scientifiques et littéraires au profit de la clarté et de la compréhension. Son langage très technique et aride, abonde en néologismes et en formulations syntaxiques répétitives (par exemple, la phrase déclarative du type *dico quoniam*). Roger Bacon dénoncera, en précurseur, la fracture existant entre ce langage formel et l'expérience scientifique, et défendra dans sa *Summa graeca* une théorie de la signification naturelle.

Les genres littéraires latins au Moyen-âge

La littérature latine médiévale repose sur une double tradition. Elle hérite des genres de l'époque classique, qui continuent leur vie au Moyen-âge, tandis que d'autres subissent des transformations sous l'effet de la production chrétienne : l'hagiographie reprend et modifie le style de la biographie antique ; la comédie élégiaque fusionne élégie et théâtre ; l'épopée elle-même peut croiser l'épopée traditionnelle et la fable (*favolistica*). Par contre la lyrique liturgique est proprement médiévale.

Parmi les treize genres étudiés, les chapitres les plus développés concernent le genre théologico-philosophique (chap.IV), l'historiographie (chap.VII), la poésie lyrique (chap.XII) et l'épopée (chap.XV). Ces chapitres (comme les autres du reste) sont précédés d'une précieuse explication sur les origines du genre, sa transformation, et les sous-genres (*sottogenere*) qui le constituent. Ils sont ensuite développés par période, ce qui révèle immédiatement l'importance que leur a réservée chaque époque. Les auteurs jugés majeurs donnent lieu à une « fiche » bibliographique qui permet de comprendre leurs œuvres et le tissu dans lequel elles s'insèrent. Concernant, par exemple, la littérature théologico-philosophique de la période scolastique, on

trouve bien sûr les portraits d'Anselme d'Aoste, de Bernard de Clairvaux, de Bernard Silvestre, d'Alain de Lille ou de Jean d'Hauville. On peut sans doute déplorer que quelques auteurs n'aient pas les honneurs de ces précieuses synthèses : par exemple Guillaume de Conches (*Philosophia mundi*) pour l'école de Chartres, ou bien, en Angleterre, Adélarde de Bath (*De eodem et diverso*). D'autres, comme Pierre de Jean Olivi (XIII^e S), font l'objet d'un exposé remarquable, à la mesure de la redécouverte récente dont ils ont fait l'objet. Tous les auteurs (ou les œuvres anonymes) qui bénéficient ainsi d'un éclairage particulier sont ainsi répertoriés dans un glossaire fourni au début du livre, juste après la table des matières, et dans lequel sont indiqués le chapitre de leur fiche, leur époque et le genre dans lequel ils se sont illustrés. On regrettera peut-être que cette dernière colonne ne mette pas plus en valeur les auteurs qui se sont illustrés dans plusieurs genres.

Quatre chapitres traitent de genres en plein essor : la littérature érudite et encyclopédique (chap. I), les Arts libéraux (*trivium* puis *quadrivium*, chap. V), la littérature politico-juridique (chap. VI), et le théâtre (chap. XIV). Enfin, cinq chapitres sont consacrés à des genres très spécifiques et originaux : l'hagiographie (chap.VIII), la littérature autobiographique et apocalyptique (chap.IX), la prédication (les sermons, chap. X), la littérature hodéporique (de voyage, chap.XI) et la poésie didactique brève (chap. XIII).

Arrêtons-nous un instant sur l'étude du genre hagiographique. En relatant la biographie d'un saint ou d'un homme très louable, le genre se veut la continuation de la Bible dans le monde présent. Il est apparenté à l'historiographie, le critère de « l'historicité » en moins ! Quatre sous-genres le constituent : les *Passions* (narrant la fin de vie du saint dans les valeurs chrétiennes), les *Vitae* (biographies plus ou moins complètes sur le modèle des biographies antiques), les *Translationes* (qui racontent le transfert des reliques, et la politique du monastère où elles seront conservées), et les *Miracula* (miracles accomplis pendant la vie du saint ou après sa mort). Parmi les modèles-types qui correspondent à l'idéal de la perfection chrétienne, on rencontre d'ordinaire : le martyr (sur le modèle de la passion et du personnage du Christ), le moine (pas seulement dans un couvent, mais en vertu d'un modèle de vie), l'évêque (vie d'abbés ou d'évêques), le souverain (Saint-Louis).

À l'époque barbare, Venance Fortunat reprend à Saint Sulpice-Sévère sa *Vie de Saint Martin* en prose, en dédiant cette fois au saint de Tours un poème en quatre chants pour le remercier de l'avoir guéri d'une ophtalmie. D'autres *Vitae* de la même époque sont demeurées célèbres,

celle de Saint Cuthbert par Bède le Vénérable, ou le récit anonyme de la *Navigation de Saint Brendan*. Grégoire de Tours rapporte quant à lui, dans les *Sept livres des miracles* (*Septem libri miraculorum*), les miracles auxquels il a personnellement assisté ou dont les faits lui ont été narrés, ceux de l'apôtre saint André, de Saint Julien de Brioude, ou bien encore ceux de Saint Martin de Tours.

À l'époque carolingienne, le succès de ces hagiographies ne se dément pas, et Alcuin d'York donne des réécritures des *Vie de Willibrord*, de *Vedaste*, de *Richer*, et bien sûr de *Saint-Martin*. Son ami Eginhard sera pour sa part l'auteur des *Translationes ss. Marcellini et Petri* (Marcellin et Pierre). Walahfrid Strabon, religieux franc d'origine souabe de la première moitié du IX^e S. rédigera plusieurs biographies, dont la plus connue est la *Vie de Saint Mammès de Césarée*.

L'époque féodale voit se produire un tournant pour le genre : la composante réaliste est renforcée, de même que l'attention à l'anecdote et aux épisodes particuliers de la vie du saint. Ce phénomène est dû à la réforme de Cluny, et aux nouvelles missions évangélisatrices organisées en direction des Slaves et des Arabes qui rend nécessaires la rédaction nouvelle d'œuvres édifiantes. Parallèlement à l'écriture des *Vitae* et à la réécriture des *Passiones*, se consolide la typologie narrative des *Miracles* et des *translationes* en même temps que se renforce la religiosité à l'égard des reliques. Ruotger de Cologne rédige la *Vita Brunonis*, Brunon, le frère d'Otton Ier, ayant été archevêque de Cologne de 953 à 965. Odon de Cluny, à qui l'on doit la collection des premiers manuscrits de la bibliothèque de Cluny, fait le récit de la translation du corps de Saint Martin à Auxerre, et écrit une *Vie de Saint Géraud d'Aurillac*, relatant la vie à la fois militaire et sainte du personnage. Adson de Montier-en-Der composa la *Vita Clothildis*, la seconde épouse de Clovis et célébra son rôle en faveur de la paix.

L'époque scolastique prêter une attention particulière à la qualité stylistique de la rédaction (partiellement ou totalement en vers). Elle développe un « idéal de la lutte », notamment dans la figure de l'évêque-moine qui doit lutter contre la politisation du clergé séculaire, comme en témoigne, par exemple, la *Vie de Saint Anselme de Lucca* par Pseudo-Bardon. La figure du cénobite, adulée au siècle précédent, fait place à celle de l'ermite, en écho à la naissance de nouveaux ordres réformés dans des abbayes comme Vallombreuse en Toscane, Camaldoli ou Hirsau. Enfin, la découverte de « l'individu⁶ » va dorénavant jouer un rôle majeur dans l'écriture biographique : on accorde une plus grande attention au parcours vers la sainteté

⁶ D'Angelo se réfère ici à l'article de R. Savigni, "Scoperta dell'individuo. Biographia e agiografia nei secoli XI-XIII", in *Hagiographia*, 12, p. 377-390 (2005).

(famille, enfance, adolescence du saint) ; on insiste sur la formation et la maturité de la conscience plutôt que sur des données psychologique ou sociologique ; on multiplie les éléments narratifs destinés à amuser ou à édifier le lecteur, en accentuant le merveilleux et le fantastique mais aussi les scènes émouvantes, pathétiques, voire cruelles ou macabres ; on porte enfin attention à des saints presque contemporains, tels Anselme d'Aoste ou Thomas Becket qui ont donné lieu à une abondante biographie. De cette époque, Jotsald a laissé une *Vita Odilonis* (Odilon de Mercœur, le cinquième abbé de Cluny) ; Pierre Damien une *Vita Romualdi* (Romuald de Ravenne, fondateur de l'ordre des Camaldules qui allie vie commune et érémitisme) ; Andréa de Vallombreuse une *Passio Arialdi* (Ariald de Carimate, qui critiqua sévèrement l'immoralité du clergé, et mourut torturé).

Au XIII^e S., période scientifique, on voit se développer un nouveau sous-genre, dérivant des procès de canonisation, qui commence à prendre à cette époque une forme juridique (béatification de St François d'Assise, de Claire de Montefalco, etc). Parallèlement à l'autobiographie, apparaît une autobiographie mystico-hagiographique : le saint y parle de son rapport intime et personnel avec dieu (cf Angèle de Foligno dans le chapitre sur la littérature autobiographique et apocalyptique). La figure du saint évêque décline peu à peu avec le centralisme romain, le rôle des acteurs laïcs dans les centres urbains, et la forte émergence de la figure de St François qui propose un modèle alternatif à la sainteté monastique, celui de l'humain gagné par la divinité. Nombreuses sont ainsi les rédactions de la légende franciscaine, celle par exemple de Thomas de Celano ou de Bonaventure. Dans la production dominicaine, c'est la dimension edificatrice et le penchant à la prédication qui se voient renforcés, dans une fonction comparable à celle de l'*exemplum*. Face à l'importante production de la période scientifique, *La Légende dorée* (*Legenda aurea*), rédigée par Jacques de Voragine, offre enfin une synthèse précieuse : puisant dans un ensemble de textes classiques de la littérature religieuse du Moyen Âge, elle raconte la vie d'environ cent-cinquante saints, saintes ou martyrs chrétiens, et connaîtra un succès considérable auprès du public et des artistes.

On comprend à cet exemple du genre hagiographique la richesse des synthèses et des perspectives mises en œuvre par cette *Letteratura latina medievale*. On ne peut donc que souhaiter une traduction de ce précis, qui le mette à portée du public français, pour son plus grand profit.

Franck Collin